

L'amour ?

S'il faut donc en croire Jacques Lacan, dans l'une de ses formes, l'**amour** paraît exiger du **moi** qu'il se "suicide". Agissant ainsi, cette forme d'**amour** ne ferait d'ailleurs que s'en prendre à un passé qu'elle partage avec le **moi** puisque, comme le même auteur l'affirme à partir du père fondateur : « *Il y a d'abord, dans le champ de la fixation amoureuse, de la **Verliebtheit**, le type narcissique. Il est fixé par ceci, qu'on aime – premièrement, ce qu'on est soi-même, c'est-à-dire, Freud le précise entre parenthèses, soi-même – deuxièmement, ce qu'on a été – troisièmement, ce qu'on voudrait être – quatrièmement, la personne qui a été une partie de son propre moi. C'est le **Narzismustypus**. »*

Dans sa façon de se saisir de ses "objets", cet **amour**-là fait aussitôt voir qu'il ne sait s'agripper à rien d'**autre** qu'à la façade en quoi consiste l'**imaginaire**. Mais il est aussi comme un **moi**-soleil au milieu du festival des "**moi**" environnants : il projette sur chacun de ses satellites toute la lumière au piège de laquelle il viendra lui-même se faire papillon jusqu'à s'y brûler les ailes dans un suicide (**imaginaire**) qui ne sera décidément pas le bon, même s'il est – et de très loin – le plus courant.

Pour en finir avec cette forme de **moi**-amour, remarquons encore que c'est, à la fois, le passé, le présent et le futur qui peuvent trouver à s'y agiter... comme cela se vérifie dans le plus ordinaire des commérages.

Et venons-en à la seconde forme **imaginaire** de l'**amour** ainsi que Lacan nous la livre d'après Freud : « *L'**Anlehnungstypus** n'est pas moins **imaginaire**, car il est fondé aussi sur un renversement d'identification. Le sujet se repère alors sur une situation primitive. Ce qu'il aime, c'est la femme qui nourrit et l'homme qui protège. »*

Dans cette version, comme on le constate, il y a tout de même un fond de vérité à ce qui, ensuite – et en raison du renversement **imaginaire** – peut en venir à parcourir l'ensemble des registres de l'illusion.

Ceci dit, avancer cette problématique d'un éventuel "suicide" de (son) **moi** au bénéfice de l'**amour** (mais, alors, de quel **amour** ?... puisque nous ne tenons pas le bon), serait-ce vraiment s'engager à perdre à la fois ses illusions et la garantie tout simplement vitale de ses intérêts autant matériels que physiologiques ? S'agirait-il, pour le dire avec le plus grand sérieux, de se risquer à vivre d'amour et d'eau fraîche ?

Michel J. CUNY - 6 mai 2010